

gouvernement, des esprits convaincus que la manière forte reste de mise en Alsace, sous prétexte que les Alsaciens furent tenus jadis avec une poigne de fer. A ce jeu, nous ferions cabrer des âmes fières, un peu susceptibles, voire quelquefois emportées, sur lesquelles aurait plus de prise une direction ferme, éclairée et exacte, sachant appliquer sans faiblesse toutes les lois d'intérêt national, mais discerner judicieusement aussi les particularités locales qui ne menacent en rien l'unité et pour lesquelles peut être laissée une latitude transitoire ou définitive. Et qui sait ? De l'héritage administratif et législatif allemand, tout n'est peut-être pas à répudier ni à détruire : ne peut-il sur certains points, tel le régime foncier et quelques variétés d'assurances ouvrières, provoquer des comparaisons et des initiatives dont la portée dépasserait le cadre de l'Alsace-Lorraine ?

Toutes les Sociétés de Nations, toutes les alliances ne sauraient empêcher que se pose encore demain l'éternel problème : les rapports de la Gaule et de la Germanie. Sur les Vosges, hier, sur le Rhin, aujourd'hui, les deux peuples s'affrontent. Sur le Rhin, vous entendez : la France a repris le contact direct avec les Allemagnes. La voici aux portes de Karlsruhe, de Mannheim, de Francfort. Qu'elle le veuille ou non, elle se trouve en connexion plus étroite avec certaines tribus. Remise en possession de l'Alsace, restée française, mais où des survivances germaniques sortent fatalement renforcées par un demi-siècle d'oppression et d'infiltration, elle verra s'ouvrir une ère de relations multipliées avec Bade, la Bavière, les pays rhénans. Par l'Alsace si l'on peut dire, nous nous articulons avec le monde germanique. Epurée de certains suspects, l'Université de Strasbourg doit assumer la mission de faire connaître à la France ce qui peut être utilisable de la pensée et des méthodes germaniques, comme de diffuser, autour d'elle et plus loin, ce qu'est la science de notre race et son génie, discipline intellectuelle et sociabilité élégante. Car il serait enfantin de prétendre longtemps interdire les échanges d'idées de peuple à peuple, et périlleux de vouloir éliminer toute la pensée allemande de la civilisation universelle. On peut exclure un peuple d'une alliance, non le rayer de la terre, ni de l'histoire...

• •

Tous ces problèmes se trouvent heureusement simplifiés par la bonne volonté réciproque. Les Alsaciens-Lorrains ont conscience qu'ils ne peuvent rester en marge de cette famille française avec

laquelle ils souhaitent seulement de vivre confondus. Pour nous garder leurs cœurs, ils ont souffert un dur martyre. Et la France paie leur rédemption d'une terrible épreuve. Aux rangs décimés de ces fils, elle est heureuse et fière de réunir ceux dont la place resta longtemps vide, et dont les robustes qualités assureront désormais à notre génie la plénitude de ses facultés et la variété de ses aptitudes.

MAURICE LAIR.

UNE AUTOBIOGRAPHIE INÉDITE DE BERLIOZ (1)

En 1832, Hector Berlioz, prix de Rome de 1830, revenait à Paris ; il se proposait (et cette intention ne fut pas suivie d'effet) de repartir bientôt pour l'Allemagne, continuer les voyages d'études imposés aux lauréats de l'Institut. Mais, auparavant, il tenait à « lâcher sa bordée » musicale, à faire entendre ou réentendre aux Parisiens quelques-uns de ses ouvrages, et entre autres, cette *Symphonie fantastique* devenue, par l'adjonction du bizarre « mélologue » de *Lelio*, *l'Episode de la vie d'un artiste*. Par dessus tout, il voulait intéresser à sa personne Harriett Smithson, l'actrice irlandaise, dont il était redevenu éperduement amoureux, en la retrouvant à Paris, — sans la connaître encore personnellement, — après deux ans d'absence et certaine « distraction violente » dans les détails de laquelle les *Mémoires* et la correspondance intime du maître nous font pénétrer.

Un premier concert eut lieu, le 9 décembre, auquel Miss Smithson assista ; une seconde audition de la *Fantastique* et de *Lelio* fut donnée le 30 du même mois. Berlioz, qui savait quel est le pouvoir de la réclame, sous toutes ses formes, et n'était pas à l'occasion, l'ennemi d'un certain bluff. Berlioz, pour attirer l'attention du public et de Miss Smithson, non seulement sur l'œuvre qu'elle venait d'entendre, mais encore et surtout sur lui-même, s'avisa de faire publier par son ami d'Ortigue (2), son portrait dans la galerie biographique des artistes français et étrangers de la *Revue de Paris*. La *Revue de Paris*, fondée en 1829, par Véron, était alors un recueil très « fashionable », très

(1) D'après le manuscrit autographe.

(2) Joseph d'Ortigue, né à Cavaillon (Vaucluse), ami de la première heure de Berlioz à Paris, avait publié en 1829, *De la guerre des Dilettantes, ou la Révolution opérée par M. Rossini dans l'opéra français*. Défenseur de Berlioz, il écrivit dix ans plus tard un volume sur le *Benvenuto Cellini* de son ami.

moderne, où son fondateur avait ouvert « les deux battants d'une grande publicité à tous les jeunes talents encore obscurs, comme à tous les écrivains déjà célèbres ». L'année précédente, le Dr Bennati avait donné à ce recueil une biographie presque pathologique de Paganini, bien faite pour exciter la curiosité du public. Pourquoi Berlioz ne ferait-il pas quelque chose d'analogue, sous le couvert de son ami d'Ortigue ? A peine le premier concert terminé, il rédigea donc à la hâte cette première autobiographie ; d'Ortigue la reprit, en épura un peu le style, élaguant ou corrigeant quelques exagérations, et relia le tout par de longs développements, esthétiques ou autres, où se donnaient libre cours sa verve et sa faconde méridionales. Remplaçant enfin l'initiale trop transparente donnée par Berlioz, il se contenta d'appeler Miss ***, l'actrice irlandaise, but suprême de cette petite machination romantique. Ainsi rendue présentable, cette improvisation parut dans le numéro du 15 décembre de la *Revue* quinze jours avant la seconde audition de l'*Episode de la vie d'un artiste* (1).

J.-G. PRODHOMME.

Hector Berlioz est né à la Côte Saint-André (Isère) le 11 décembre 1803. Son père le destinait à la carrière des sciences médicales qu'il avait parcourue lui-même avec distinction. Toutefois, dans le seul but de compléter son éducation, il lui donna, à l'âge de douze ou treize ans, un maître de musique. Au bout de six mois, le jeune Berlioz chantait à première vue et jouait passablement de la flûte. Son aversion pour les études pathologiques croissait à mesure qu'il voyait approcher le moment de les adopter définitivement. Son père employa pour la vaincre le moyen suivant. Après avoir étalé dans son cabinet l'énorme *Traité d'ostéologie* de Monro avec les planches de grandeur naturelle, il fit venir son fils et le plaçant devant ce tableau de la mort, il lui dit :

« Voilà les études que nous devons entreprendre

(1) L'autographe de Berlioz qui servit de thème à l'article de d'Ortigue fut découvert, il y a quinze ans, par feu Weckerlin, bibliothécaire du Conservatoire, et authentifié par Charles Malherbe. Il se compose de quinze pages écrites sur du papier à lettre. De place en place, ainsi que sur la seizième page, d'Ortigue a griffonné quelques notes, pour l'aider dans la rédaction de son article. On trouvera ci-après le texte de Berlioz tel qu'il est sorti de ses mains, avec la reproduction entre crochets [] des mots raturés qui sont encore lisibles. Ce texte même peut être rapproché de celui d'un article de la même époque, la *Lettre d'un enthousiaste*, que la *Revue européenne* venait de publier sous sa signature, ainsi que des premiers chapitres des *Mémoires*.

ensemble. Vois, si tu veux que nous les commençons maintenant, je te ferai venir de Paris une flûte excellente garnie de toutes les nouvelles clefs ».

Le malheureux enfant, pris au piège, promit tout à son père et courut s'enfermer dans sa chambre où il versa d'amères et abondantes larmes. Cependant, entraîné et séduit par la tendresse que son père ne cessait de lui témoigner, il suivit pendant deux ans sous sa direction, la route dans laquelle il était entré si fort à contrecœur. Mais le démon musical l'avait saisi déjà. Il passait les nuits à pâlir sur des traités d'harmonie qu'il ne pouvait comprendre ; il faisait d'inutiles essais de composition, qui, confiés aux exécutants amateurs de la Côte-St-André, tombaient dès l'abord au milieu des quolibets et des éclats de rire.

Ce fut un quatuor de Haydn qui lui révéla enfin spontanément ce que pouvait être l'harmonie. A force de l'écouter, de le lire, de le mettre en partition, Berlioz dévoila le mystère de la basse fondamentale, et dès ce moment comprit tout ce que le fatras des livres didactiques avait dérobé à son intelligence. Il composa aussitôt un quintette pour flûte, deux violons, alto et basse, qui, cette fois, ne fut pas hué, mais fort applaudi par les exécutants. Ce succès commença à donner de l'inquiétude à son père.

Peu après cette époque, Berlioz vint à Paris, dans le but d'achever à l'Ecole de Médecine des études si peu faites pour lui. Il vit l'amphithéâtre de dissection et l'Opéra. Placé ainsi entre la mort et la volupté, entre d'affreux cadavres et de ravissantes danseuses, entre la musique de Gluck et la prose de Bichat, il tint néanmoins pendant un an la promesse faite à son père, de suivre assidument les cours, soutenu et guidé par son ami et condisciple M. Robert qui est aujourd'hui un [des] jeune chirurgien anatomiste des plus distingués. Il troublait cependant bien souvent le calme de l'amphithéâtre par des narrations passionnées de la représentation de la veille, et accompagnait les rythmes de la scie, ou du marteau, dont il se servait pour ouvrir un crâne, des riches mélodies de la *Vestale* ou de *Cortez* (1).

L'année suivante, l'anatomiste-musicien écrivit à son père qu'il ne pouvait plus résister à son penchant pour l'art, et à son antipathie pour la médecine, il le pria de consentir à ce qu'il changeât de direction, celle qu'il avait suivie jusqu'alors lui paraissant désormais absolument incompatible avec son organisation. Les parents de Berlioz commencèrent alors avec leur fils une polémique qui dura

(1) Opéras de Spontoni.

près de quatre ans, et qui ne servit qu'à rendre malheureux tous les membres de la famille, chacun persistant dans sa manière de voir. Tout fut employé pour ramener Hector à ce qu'on appelait une bonne voie. Prières, menaces, refus de pension, caresses, promesses pour l'avenir, malédiction même, tout échoua devant la volonté de fer de Berlioz et sa passion profonde pour la musique.

Dans un moment de désespoir et de détresse, son père lui ayant écrit qu'il ne devait plus rien attendre de sa faiblesse (1) et qu'il eût à se suffire avec ses propres moyens, Berlioz s'adressa au Directeur du Théâtre des Nouveautés qu'on bâtissait alors, et lui demanda une place de flûte à l'orchestre. « Point de place de flûte, elles sont données ». — Eh bien, prenez-moi comme choriste ». — « Monsieur les cadres sont complets, il n'y a pas moyen de vous employer. Cependant, il se pourrait qu'on ait besoin d'une basse pour les chœurs ; si cela peut vous convenir, laissez-nous votre adresse ».

Quelques jours après, Berlioz reçoit l'invitation de passer à l'administration des Nouveautés, il y avait concours pour une place de choriste. Il y trouve pour compétiteurs [rivaux] un forgeron, un tisserand, un chantre de St-Eustache, et un ancien [choriste] chanteur du Panorama Dramatique. Ces Messieurs chantent leur morceau. Vient le tour de Berlioz. « Eh bien, monsieur, qu'avez-vous appris ? — Mais rien, n'avez-vous donc point de musique ici ? — Non, il n'y en a pas. — Comment, pas même un solfège d'Italie ? — Non, monsieur ; d'ailleurs, vous ne chantez pas à première vue, je pense... — Je vous demande pardon. Je chanterai à première vue tout ce que vous voudrez. — Ah !... c'est différent... Alors, vous devez connaître quelques airs d'Opéra ? — Oui, monsieur. Je sais par cœur tout le répertoire de l'Opéra, la *Vestale*, *Cortez*, *OEdipe*, les *Danaïdes*, les deux *Iphigénies*, *Orphée*, *Armide*... Assez !! assez !! Diable ! quelle mémoire ! puisque vous êtes si savant, chantez-nous le grand air du 3^e acte d'*OEdipe* avec le récitatif ».

Berlioz chante le grand air indiqué, accompagné seulement d'un violon qui plaquait au hasard quelques accords. On congédie les [concurrents] candidats. Le lendemain Berlioz reçut une lettre administrative lui annonçant [apprenant] qu'il l'avait emporté sur le forgeron, le tisserand, le chantre de St-Eustache, [et] voire même sur le chanteur du Panorama-Dramatique et qu'il était admis comme choriste au théâtre des Nouveautés, avec cinquante francs par mois d'appointements.

(1) Il y avait d'abord : « famille, et qu'il dût se suffire ». Berlioz a corrigé.

Il y resta trois mois. Après ce temps, trop las de hurler des flons flons de vaudeville et ayant trouvé quelques élèves de solfège qui lui donnaient des moyens d'existence, il descendit de son théâtre pour achever dans la solitude l'opéra des *Francs-Juges* qui n'a jamais été représenté mais dont l'ouverture est devenue célèbre. Ses parents vaincus par sa persévérance, lui rendirent la modique pension qu'ils lui avaient retirée. Il fut heureux un instant, mais il touchait à l'événement qui devait bouleverser son existence.

Il est difficile de savoir ce que doit être l'amour dans une âme comme celle de Berlioz ; il ignorait [aussi] lui-même qu'il y a une époque dans la vie où les passions ont un degré d'intensité qui fait paraître pâles et faibles toutes celles ressenties antérieurement. Il était réservé à une célèbre Anglaise de le lui apprendre. Le théâtre anglais vint nous étaler les merveilles du génie de Shakespeare. Une actrice méconnue en Angleterre essaya le rôle d'Ophélie dans *Hamlet*, elle y obtint un succès prodigieux et mérité. Berlioz la vit dans ce moment, un amour subit, inexplicable [par] dans ses effets, effrayant par sa violence, sa tenacité, le submergea complètement (1). Toutes ses tentatives pour être aimé et compris ayant été vaines il tomba dans le plus profond et le plus pitoyable désespoir. Il n'écrivait plus de musique et ne pouvait plus en entendre, les objets de son admiration ne lui faisant éprouver dans cet état de déchirement de cœur et d'exaltation nerveuse que d'intolérables souffrances (2).

On le voyait dans un coin de l'orchestre de l'Odéon, les jours où les Anglais ne jouaient pas (car il ne pouvait sans frémissement songer à revoir Miss S.), pâle, défait, ses longs cheveux et sa barbe en désordre, assistant taciturne à quelque comédie de Picard qui, de temps en temps lui arrachait [quelque rare] un affreux éclat de rire,

(1) Il ne fut même jamais achevé

(1) Ici, d'Ortigue a écrit en marge du manuscrit : « La Marquise et Lelio » et fait, dans un petit développement, allusion au *Lelio* de George Sand, que la *Revue de Paris* venait de publier, et dont Berlioz reprenait le titre pour la seconde partie de son *Episode de la vie d'un artiste*.

(2) D'Ortigue note ici encore : « Mme de Staël, moi-même ». Il cite, dans son article, Mme de Staël retraçant les douleurs d'Oswald : « Oswald, depuis son malheur ne s'était pas encore senti le courage d'écouter de la musique. Il redoutait ses accords qui blessent les mélancolies et font un véritable mal quand des chagrins réels nous oppriment ».

Puis se citant lui-même, d'Ortigue reproduit une page d'une étude antérieure, dont la dernière ligne, très « berliozienne », vaut d'être citée :

« Non, la musique n'est pas une distraction ».

semblable [à ce] au rire involontaire et douloureux qui résulte de la contraction spasmodique des muscles dans le chatouillement. Objet de pitié pour les artistes, il était un sujet de raillerie pour les autres qui l'appelaient le *père la joie*.

« Oh ! malheureuse, s'écriait-il, parfois devant ses amis, et même dans la rue, si elle pouvait comprendre un amour tel que le mien, elle se précipiterait dans mes bras, dût-elle mourir consumée de mon impatience ! »

Souvent, après quinze mois d'absence de la belle insulaire, quand les amis de Berlioz, lui voyant un air plus serein, espéraient le voir rentrer dans la vie ordinaire, rien ne pouvant plus lui rappeler ni les traits, ni le talent, ni les succès de celle qu'il aimait avec une telle frénésie, on le voyait tout à coup s'interrompre au milieu d'une conversation joyeuse. Sa figure pâle se couvrait de sueur ; un tremblement convulsif faisait frémir tout son corps, et un déluge de larmes terminait cet effrayant paroxysme.

[Un jour c'était] Ce fut au milieu de la troisième année de cette incroyable passion qu'ayant recueilli de la bouche d'un ami une calomnie absurde sur Miss S..., Berlioz disparut de Paris pendant deux jours (1)... [qu'ayant recueilli d'une bouche indifférente... qu'ayant reçu la nouvelle fausse ou vraie que celle qui lui avait si fort tenu rigueur... s'était rendue pendant son dernier séjour à Londres... près d'un de ses compatriotes...] L'imprudent qui lui avait brisé le cœur après sa funeste nouvelle, ne le trouvant pas chez lui fort tard dans la soirée, en conçut de vives inquiétudes. On cherche Berlioz partout, à la Morgue même, impossible de découvrir sa trace. Il a raconté que, marchant au hasard, il était sorti de Paris, et s'était trouvé à minuit au milieu des champs près d'un village dont il n'a jamais su le nom ; que ne pouvant plus marcher, stupide de désespoir, il s'était jeté sur quelques gerbes de blé, où il passa la nuit non pas à dormir ou à pleurer, mais à écouter dans la plus complète insensibilité les clochettes des bestiaux, les aboiements des chiens de ferme, les cahots des rouliers passant dans la route voisine, à rire même de l'effroi qu'il causait aux perdrix qu'il apercevait au clair de lune venir manger à ses pieds. Le lendemain, toujours errant sans nourriture, il se trouva

(1) Le manuscrit est presque illisible en cet endroit, par suite des nombreuses ratures dont Berlioz l'a recouvert. On ne peut guère y déchiffrer que les mots reproduits ci-dessus relatifs à la « calomnie absurde » dont Miss Smithson avait été l'objet de la part d'un des camarades de Berlioz. D'Ortigue, dans son article, n'a pas utilisé ces lignes.

dans une plaine près de Sceaux, tomba exténué dans un fossé où il dormit jusqu'au soir d'un sommeil de plomb. De retour à Paris, au milieu de la nuit, au grand étonnement des gens de la maison qui le croyait mort, il ne répondit pendant plusieurs jours que par le plus obstiné silence à toutes les questions affectueuses qu'on lui adressait (1).

Miss S... assistait dernièrement (2) au concert de Berlioz tenant à la main un exemplaire du *Méologue* qu'elle lisait avec une grande attention. [Si elle n'est pas le type de la femme galante] son cœur a dû être assailli d'une foule d'étranges sentiments, en assistant au succès éclatant de l'homme qu'elle a dédaigné, à la vengeance ingénieuse qu'il a tiré d'elle. Tout ceci, toutes ces circonstances produites par le hasard, donne à notre biographie [tout] l'air d'un roman. Elle est vraie [il est vrai] cependant, [tous] ceux qui connaissent Berlioz ne le savent que trop.

Le grand prix de composition obtenu à l'Institut pendant les trois jours de la révolution (3) au bruit de la mitraille et des cris d'un peuple en fureur, son voyage en Italie, son demi-nauffrage dans le Golfe de Gênes en allant à Livourne, ses courses dans les montagnes du royaume de Naples un fusil sur l'épaule, vivant de sa chasse ou à peu près, hantant tous les repaires de bandits, passant des journées entières à bâtir des pyramides de pierres sur la pointe des rochers de Subiaco, ou fumant une douzaine de cigarres couché au soleil comme un lazzarone, se jettant tout habillé dans l'Anio, au risque d'en mourir de la fièvre trois heures après ; gai jusqu'à l'extravagance, ou muet et brutal, suivant que les souvenirs irlandais l'assaillaient ou le laissaient en repos ; ses cris furieux d'admiration en lisant à Florence pour la première fois le *Roi Lear* de Shakespeare, [sa violation de la tombe], son caprice momentané pour une dame de Florence *qui lui était inconnue*, qu'il ne vit que morte [mais dont il suivit] et dont il suivit le convoi, après avoir admiré ses traits pendant le service funèbre au Dôme, beauté qu'il parvint à contempler à loisir dans [le lieu] l'espèce de morgue où l'on dépose les morts à Florence avant de les livrer à la terre, et qu'il quitta tout en larmes après lui

(1) Ici, d'Ortigue introduisit une huitaine de pages sur l'œuvre que Berlioz présentait au public, sur la nécessité de faire connaître à l'auditeur « tous ces détails biographiques... indispensables pour l'intelligence de cette composition extraordinaire », pour en justifier, en un mot, et le plan et la forme, — et aussi l'opportunité.

(2) Le 9 décembre 1832. *L'Episode de la vie d'un artiste* fut repris le 20 du même mois.

(3) 27, 28, 29 juillet 1830.

avoir baisé la main, tout cela ressemble à une contrepartie exagérée d'un roman Byronien (1).

HECTOR BERLIOZ.

LES DEUX PASSÉS (2)

LA VOYAGEUSE

Elle exécuta scrupuleusement les volontés dernières du mort, dont on expliqua le suicide par des troubles mentaux résultant de fièvres contractées aux colonies.

De toutes ses forces, ensuite, elle rejeta l'obsédant souvenir du spectacle qu'elle avait eu sous les yeux. Elle se refusait au remords. Elle ne pouvait croire être pour quelque chose dans cette fin tragique, qu'aucune menace, aucun drame préalable, aucune explication orageuse n'avait pu lui faire pressentir. Il lui plut de se persuader qu'elle avait

(1) On retrouvera, dans les *Mémoires*, rédigés longtemps plus tard, le récit amplifié et dramatisé de ce dernier épisode. Ici, Berlioz se bornait à donner quelques indications à d'Ortigue, qu'il dut compléter de vive voix. L'article de la *Revue de Paris*, dont le but était au moins autant d'intriguer Miss Smithson que les auditeurs de la *Symphonie fantastique* et de *Lelio*, se terminait par ce portrait de Berlioz, bien fait pour intéresser l'actrice irlandaise :

« Berlioz est d'une taille moyenne mais bien proportionnée. Cependant à le voir assis, et sans doute à cause du caractère mâle de sa figure, on le croirait beaucoup plus grand. Les traits de son visage sont beaux et bien marqués : un nez aquilin, une bouche fine et petite, le menton saillant, des yeux enfoncés et perçants, qui parfois se couvrent d'un voile de mélancolie et de langueur. Une longue chevelure blonde et ondoyante ombrage son front déjà sillonné de rides, et sur lequel se peignent les passions orageuses qui ont tourmenté son âme depuis son enfance.

« Sa conversation est inégale, brusque, brisée, emportée, quelquefois expansive, plus souvent retenue et raide, toujours digne et loyale : et, selon le tour qu'elle a pris, faisant naître dans celui qui l'écoute une vive curiosité ou un sentiment d'intérêt et de tendre condescendance. Il s'est appliqué lui-même les beaux vers suivans de Victor Hugo :

« Certes, plus d'un vieillard sans flamme, sans cheveux
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde ;
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Les amours, les travaux, les deuils de la jeunesse ;
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse ;
Et, quoiqu'à l'âge encore où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit. »

(2) Voir le précédent numéro.

donné toute satisfaction aux mânes du défunt et à sa propre conscience en s'abstenant désormais de tout rapport avec le vivant.

Elle revint s'installer à C..., et retrouva auprès de son grand-père, le commandant Le Quellec, l'asile auquel elle avait eu recours déjà après la mort de son père, à la suite du désastre que cette mort entraînait.

Elle n'avait pas revu Victor Baumont, elle avait reçu seulement de lui un mot grave et tendre qu'il s'était décidé à lui adresser lorsqu'il avait appris son départ. Cette lettre, elle l'avait tant de fois relue, essayant d'accorder le sens secret des phrases au gré de ses profonds desirs, que des lambeaux lui en revenaient, gravés dans sa mémoire, et entre autre ce qui, glissé parmi les compliments de condoléances respectueuses et sous la réserve de circonstance, lui avait paru comme l'appel d'une passion dont l'ardeur ne parvenait pas à se contenir.

« Tout est-il à jamais fini entre nous ?.. et ce coup effroyable qui semble devoir briser votre brillante jeunesse, doit-il anéantir toutes les douces espérances de l'avenir ?.. Pour moi quel angoissant problème ?.. »

Elle n'avait pas pu s'empêcher de répondre !..
« Ne me demandez rien maintenant, c'est tellement atroce, tellement inattendu ! Pour moi, voyez-vous, c'est la cruelle expiation, et l'avenir est devant moi si sombre, que je me refuse à ce que vous vous y engagiez à ma suite... Allez votre chemin, oubliez-moi ! Si dans une année cependant, le souvenir de la passagère que je fus dans votre existence, subsiste en votre pensée, faites que je l'apprenne !... J'aurai sondé mon cœur et saurai s'il peut battre encore ; j'aurai mesuré mes forces, et saurai ce que je vaudrai pour le reste du chemin !... »

Elle avait écrit cela, pauvre naïve !.. Et elle avait, ô honte ! désiré de lui qu'il forçât sa volonté. Chaque jour, elle avait attendu la protestation qu'elle eût repoussée à coup sûr, et qui ne venait pas, d'un amour fidèle en dépit de sa défense.

Puis, l'année écoulée, toute blessée encore, elle était accourue chez Sabine, répondant enfin à l'invitation que celle-ci lui faisait sans cesse, non pour « s'arracher à ce sépulcre de la vie de province où elle s'enterrait vivante », selon les expressions de sa cousine, mais pour savoir de celui auquel elle donnait fidèlement toutes ses pensées de tendresse, ce qu'elle s'était contrainte à ignorer.

Aux premiers mots concernant le bel officier, Sabine, l'assimilant tout naturellement à tant d'autres dont elle venait, sous l'habituelle forme de son commérage mondain, de donner des nouvelles à